

Remarques sur la traduction française du Roman *Il Fondo del sacco* de Plinio Martini

Autor(en): **Cattaneo, Lorena**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1985)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870560>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REMARQUES SUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
DU ROMAN *IL FONDO DEL SACCO*
DE PLINIO MARTINI

Cet article retrace, en la résumant, une étude effectuée sur la traduction française du roman *Il fondo del sacco*, de l'écrivain tessinois Plinio Martini (1923-1981), dans un travail de mémoire présenté à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne en octobre 1981. Il montre un exemple concret d'analyse et d'appréciation de la traduction d'un texte littéraire.

Il Fondo del sacco parut à Bellinzone en 1970, chez Casagrande. C'est la deuxième édition revue, de 1973, qui sert de base à la traduction française publiée en 1977 dans le cadre de la collection «CH» sous le titre *Le Fond du sac*, et rééditée en 1983.

La traductrice, Jeannine Gehring, d'origine française, professeur de français au Tessin, a connu personnellement Plinio Martini, qui lui a montré les lieux exacts de certains événements rapportés dans le roman et qui lui a également fourni plusieurs explications concernant des termes techniques et dialectaux utilisés dans le roman. Dans une lettre, elle a bien voulu me préciser la manière dont elle a abordé la traduction.

Elle dit avoir «essentiellement visé la fidélité la plus grande possible au texte italien: respecter le texte original, respecter en même temps, cela va de soi, les règles de la langue française, mener une analyse minutieuse de la valeur sémantique des termes dans chacune des deux langues concernées (travail de recherche dans les dictionnaires monolingues), choisir parmi toutes les possibilités celle qui convenait au contexte et qui conservait le mieux possible le style de Plinio Martini». Elle conclut en soulignant que «toutefois, toute traduction implique une 'perte': perte de sonorité, par exemple, perte de certains idiotismes, impossibilité de maintenir l'utilisation très particulière dans certains cas de la ponctuation, etc. Cette 'perte' est inévitable».

Le programme exposé par Jeannine Gehring semble correspondre aux buts que tout traducteur devrait réaliser : reconnaître et conserver les caractères de la langue source et les caractères propres que leur emploi confère au texte, savoir respecter la langue d'arrivée et en exploiter toutes les ressources. Les théories les plus récentes sur la traduction littéraire sont très exigeantes, elles prétendent souvent qu'il faut, dans un texte, tenter de tout traduire : la langue, l'auteur, l'époque, la civilisation... La traduction est un art difficile, qui atteint rarement à la perfection.

Dans le cas de *Il Fondo del sacco*, le problème majeur réside dans la reproduction du vocabulaire et des constructions typiques de l'italien parlé populaire d'origine dialectale qui caractérisent la langue du roman et qui frappent le lecteur dès les premières pages. Plinio Martini avait lui-même avoué que ce roman avait été pensé en dialecte et écrit en italien¹ et qu'en l'écrivant, il se proposait non seulement de décrire un monde âpre, dur, dans lequel il se reconnaissait (le Val Maggia des premières décennies de ce siècle), mais de le reproduire dans sa «dialectalité»². Celle-ci est déterminée aussi, me semble-t-il, par le mode de narration adopté, le récit autobiographique. Gori, le narrateur, a été un paysan pauvre, qui n'a reçu qu'une instruction élémentaire, dont la langue maternelle a été le dialecte et qui n'a appris que tardivement l'italien — et encore lors d'un séjour en Amérique.

Dans le passage en langue cible, il s'agirait donc de garder au moins en partie ce «réalisme linguistique».

Les termes proprement dialectaux, en général expliqués dans le glossaire en fin de volume, maintenu également dans la version française, ont été généralement tous traduits en français, faute d'avoir trouvé un équivalent à l'idiome du Val Maggia. Le traducteur s'est trouvé, dans ce cas, dans l'impossibilité de sauvegarder cet aspect du style du roman.

En ce qui concerne le lexique et les faits syntaxiques appartenant à la langue populaire, il est par contre possible de trouver des équivalents en français, puisque toutes les langues possèdent différents registres. Or, dans *Le Fond du sac*, le lexique appartenant à la langue populaire n'a pas toujours été traduit, là où il pouvait l'être, dans un registre correspondant. Prenons comme exemple les expressions construites avec le verbe *fare*, faire. Ce verbe, comme en français, est souvent employé dans la langue parlée pour en remplacer un autre de sens plus précis. Mais, dans la traduction française, il a souvent été rendu par le verbe correspondant³ : *far legna* (pour *tagliare la legna*), couper le bois

(pp. 21/27); *fare consigliere* (pour *nominare consigliere*), nommer conseiller (pp. 63/87); *far più paura che danno* (pour *causare più paura che danno*), causer plus de peur que de mal (pp. 18/23), etc.

De même, la traduction des faits syntaxiques appartenant à la langue parlée ne maintient pas toujours l'opposition «registre correct / registre populaire». En effet, nous remarquons dans la version française une certaine tendance à la correction, c'est-à-dire au nivellement des deux registres au profit d'un seul: la langue soignée.

La structure très simple de la période martinienne, généralement paratactique, conformément à l'usage parlé, a toujours été respectée. Des traits propres à l'italien parlé comme l'anticipation du complément, l'anacoluthie, l'usage élargi du pronom relatif complément d'objet direct, sont également caractéristiques du français populaire; ils ne sont cependant pas fréquemment employés dans la traduction, qui présente en général des phrases correctes, surtout dans la première partie du livre. En ce qui concerne l'anticipation, plusieurs exemples peuvent corroborer mon affirmation. En voici deux:

- *la veste lunga la mettevano anche a noi maschi fino a quattro o cinque anni*: même nous les garçons portions la robe longue jusqu'à quatre ou cinq ans (pp. 13/17);
- *di quel caso in paese se ne parla ancora oggi*: on parle encore de ce cas, au pays (pp. 26/30).

Il peut aussi arriver qu'une proposition subordonnée précède la principale, qu'elle devrait normalement suivre:

- *che Don Giuseppe fosse meglio degli altri preti, lo vedevamo nelle Quarantore*: on voyait bien que Don Giuseppe était meilleur que les autres prêtres pendant les Quarante Heures (pp. 59/81).

Les cas où la traductrice s'est abstenue de rétablir l'ordre correct de la phrase montrent bien qu'il est possible de garder cet aspect de la langue parlée dans la version française. Les exemples deviennent plus nombreux dans les derniers chapitres, notamment dans le discours direct:

- *i Cavergni, li ho trovati molti anni dopo in California*: les Cavergni, je les ai retrouvés après de nombreuses années en Californie (pp. 39/53);

- *grazie a Dio di chiese ce n'è anche in America*: grâce à Dieu, des églises on en trouve aussi en Amérique (pp. 110/150).

L'anacolithe est utilisée à une quinzaine de reprises, par exemple:

- *noi, le nostre madri era già molto se nell'angolo di un campo lasciavano quattro crisantemi*: dans les nôtres c'était tout juste si nos mères laissaient un carré pour planter quatre chrysanthèmes (pp. 9/13).

Elle est plus difficile à maintenir dans la traduction, il est vrai, mais aucune tentative n'a été faite dans ce sens.

Les répliques des dialogues, pour leur part, respectent souvent la formulation du langage parlé. Outre le maintien assez fréquent de l'anticipation, les questions, à maintes reprises, ne sont pas introduites par le morphème interrogatif «est-ce que» ou par l'inversion du sujet, et l'ordre de la phrase est conservé:

- Tu veux comparer le plaisir qu'il y a à travailler une demi-heure pour voir un genou? (p. 40);
- Pour finir, vous croyez en quoi? (p. 72).

Dans les phrases négatives, le premier terme de la négation manque quelquefois:

- Ça vaut pas la peine de partir avec deux balourds de ce genre (p. 94);
- Oh, Jean, ça va pas? (p. 123).

Parmi les autres aspects stylistiques de *Il Fondo del sacco*, j'en signalerai encore deux qui ont été quelque peu amoindris dans la traduction: le style imagé et l'interpellation à un interlocuteur. Le style imagé est présent dans une vingtaine d'expressions qui frappent le lecteur par leur force et leur étrangeté. Malheureusement, dans sa version française, la traductrice a banalisé ces dernières, en négligeant le fait qu'elles paraissent également singulières au lecteur italophone (cela a été mon cas, par exemple), d'où l'impression qu'elle n'a pas exploité toutes les ressources de la langue française. Voici quelques exemples:

- *andavo incontro al verde delle vigne*: j'allais à la rencontre des vignobles verts (pp. 29/39).

La traduction: «je courais à la rencontre du vert des vignobles» mettrait l'accent sur la couleur, comme en italien.

— *e poi il tempo si perdeva nell'estate*: et ensuite c'était l'été (pp. 34/46).

Le contexte (cf. la phrase suivante: «l'été était vaste, il semblait qu'il n'en finirait plus», qui reflète correctement l'original) permet la traduction littérale: «et ensuite le temps se perdait dans l'été».

Tout au long de son histoire, le narrateur s'adresse fréquemment à un ami qu'il tutoie et avec qui il semble partager des expériences communes; par sa récurrence, ce procédé contribue à renforcer l'impression d'oralité, si bien recrée par le recours régulier au lexique et à la syntaxe de la langue populaire. Ces interpellations ont été à plusieurs reprises remplacées par une phrase impersonnelle:

— *se dal giaciglio allunghi la mano trovi il buco degli zolfanelli*: en allongeant le bras du grabat, on trouve le trou des allumettes (pp. 37/51);

— *e non credere che Don Giuseppe avesse preso le cose alla leggera*: et n'allez pas penser que Don Giuseppe avait pris les choses à la légère (pp. 48/66);

— *sì, oggi tu puoi ridere di queste cose*: oui, aujourd'hui on peut bien rire de ces histoires (pp. 49/67).

Deux autres traits de la langue de la traduction me laissent perplexes: la présence de quelques verbes conjugués au subjonctif imparfait et plus-que-parfait et l'inversion du sujet lorsque la phrase commence par un complément circonstanciel ou un adverbe.

Enfin, les fautes d'interférence (l'interférence est le transfert d'un élément lexical, syntaxique ou phonétique de la langue source à la langue cible) sont un piège dans lequel le traducteur risque de tomber facilement. Notre traduction ne présente que des interférences lexicales. Deux d'entre elles reviennent à plusieurs reprises. Il s'agit du mot «fleuve» pour traduire l'italien *fiume* employé dans le sens de rivière, et de «pays», qui traduit le terme *paese*, utilisé dans le sens non pas de région, nation, mais de village.

Certaines fautes de traduction (j'en ai relevé une cinquantaine) peuvent passer inaperçues dans le texte français et n'être

décelées qu'en confrontant les deux versions. Voici quelques exemples :

- *e quando c'era già la neve alcuni cercavano ancora lungo il fiume se mai la magra avesse lasciato vedere qualche pezza di vestito*: et quand la première neige s'était déjà installée certains cherchaient encore au cas où par hasard on aurait aperçu quelque morceau de vêtements de la pauvrete qui n'aurait plus que la peau et les os (pp. 17/22).

Le terme *magra*, l'étiage, le moment des basses eaux, n'a visiblement pas été compris par la traductrice, qui l'a interprété comme un adjectif substantivé; c'est pourquoi elle a transformé la phrase. Elle aurait dû écrire: «certains cherchaient encore le long de la rivière au cas où par hasard les eaux basses auraient laissé apercevoir quelques lambeaux de vêtements».

- *e i tuoi fratelli? — Fratelli Vattelasca*: et tes frères? — Frères Vasalapêche (pp. 124/171).

La traductrice ne connaissait sûrement pas cette expression, sinon elle ne l'aurait pas traduite à la lettre. En italien, l'expression *vattelasca* indique l'impossibilité ou l'inexistence de ce dont il est question; dans ce cas, l'interlocuteur du narrateur veut dire qu'il ne peut pas compter sur ses frères et que c'est comme s'il n'en avait jamais eu. Correction proposée: «Mes frères? C'est comme si je n'en avais jamais eu.»

- *sì, forse erano convinti di poter conciliare gli interessi del mondo economico svizzero [...] con quello di noi poverini, e naturalmente di guadagnarci qualcosa per la fatica*: oui, peut-être étaient-ils convaincus de pouvoir concilier les intérêts du monde économique suisse [...] avec les nôtres à nous, les pauvres, et naturellement nous faire gagner quelque chose pour la peine (pp. 54/74).

Dans ce cas, l'adverbe de lieu *ci* a été traduit comme s'il s'agissait du pronom personnel homographe de la première personne du pluriel au cas datif. La paraphrase de l'italien est: «et naturellement de gagner dans cette affaire» (*guadagnarci*, y gagner). D'ailleurs le contexte ne permet pas d'autre interprétation.

Il Fondo del sacco, linguistiquement, est un livre difficile à traduire à cause de l'importance des formes empruntées à la langue populaire et au dialecte. Dans la traduction étudiée, c'est

surtout la transposition des faits stylistiques qui prête le flanc à la critique. J'ai montré comment Jeannine Gehring a procédé dans la reproduction de la langue du roman, atténuant dans la première partie surtout l'opposition registre soigné / registre populaire en faveur du premier. On voit bien que la traductrice a saisi la différence entre les deux registres, mais semble craindre de la reproduire. D'où une attitude visant à la correction en bon français, par le rétablissement de l'ordre correct de la phrase, par l'ajout d'un élément qui doit rendre celle-ci moins maladroite, etc. N'aurait-il pas mieux valu tenter de garder scrupuleusement et par tous les moyens possibles les caractéristiques de la langue source?

Lorena CATTANEO.

NOTES

¹ Cf. la préface de B.M. Biucchi à Plinio Martini, *Delle streghe e d'altro*, Locarno, Dadò, 1979, p. 14.

² Renseignement fourni par P. Gibellini à l'occasion d'un *Incontro di studio su Plinio Martini*, avec la participation de V. Gilardoni, G. Pozzi, P. Gibellini et R. Bianchi, Lugano, Bibliothèque cantonale, le 14.11.1980 (enregistrement sur cassette).

³ Dans l'indication de la page, le premier numéro renvoie à l'original, le second à la traduction. Les éditions utilisées sont, pour le texte italien: Plinio Martini, *Il Fondo del sacco*, Bellinzone, Casagrande, 1980; pour la traduction française: Plinio Martini, *Le Fond du sac*, Vevey, Bertil Galland, 1977 (Collection CH).

L. C.

